

François Brune

MÉMOIRES
D'UN
FUTUR PRÉSIDENT

« Gouverner, c'est parler. »

Le Président

AVERTISSEMENT

Toute ressemblance des personnages de ce livre avec des personnalités d'avenir, notamment du monde politique, devra être considérée comme le fruit d'un heureux hasard.

Prologue

Je descendais le Quartier latin, un soir de juin. La fièvre des nuits d'été agitait déjà la foule indigène, succédant à la torpeur animée du jour. J'allais au hasard, cherchant une vaine détente dans cette atmosphère chargée d'odeurs et de policiers, d'éclats de fausse joie et de luminosité criarde, quand je fis la rencontre inattendue de Georges. Le premier, il me reconnut :

— François !

— Georges !

Georges, toujours le même, toujours changeant ; l'air désinvolte et multiple ; le regard ondoyant, bleu-gris ; un visage mi-fraternel mi-conquérant ; le sourire mobile et le rire sans illusions ; pour couronner le tout, une étonnante faculté d'imitation verbale et faciale ; et pourtant, je n'aurais su dire qui il était...

— Tu as fini ton Service ? dis-je en le voyant en civil.

— Ce matin.

— Bravo. Alors ?

— Je me promène. Et toi ?

— Je termine ma licence.

— Félicitations. Et alors ?

— Je me promène.

— On prend un verre ?

— Volontiers.

Entrés dans le premier café venu, nous nous sommes installés à l'écart, pour fuir la clarté enfumée et l'ambiance bavarde de la salle.

— Garçon, quatre cafés ! commanda Georges.

— Quatre ? fis-je, en partageant l'ahurissement du garçon.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— *Oui, trois pour moi, un pour toi.*

— *Avec ta permission, je prendrai un chocolat froid. On attendit les consommations en échangeant des banalités.*

Puis Georges déplia France-Soir :

— *Tu permets, dit-il, avec une aisance supérieure qui me mit mal à l'aise.*

— *Je t'en prie, répondis-je en ouvrant le Monde, pour ne pas être en reste.*

Mais, fatigué par le bavardage universel de la planète, je n'avais aucune envie de lire, et l'eussè-je désiré que Georges, qui s'esclaffait à chaque page comme pour me prendre à témoin d'informations que j'ignorais, m'en eût empêché. Ne parcourant que les titres, il en fut vite aux dernières pages.

— *Je suppose que tu t'intéresses aux petites annonces ? dis-je avec une compréhension qui lui déplut.*

— *Après les vacances, seulement. Quand on est sans diplôme, on ne craint pas le chômage... Ce qui m'intéresse, moi, c'est la réussite.*

Les consommations étaient servies. Il but son premier café ; moi, une gorgée de chocolat froid ; je me retins de dire qu'il aurait pu acquérir sans peine un diplôme supérieur, avec son aplomb et sa volubilité ; il posa sa tasse sans douceur.

— *Et la réussite, reprit-il en me montrant du doigt un titre en première page, la voilà !*

On annonçait le succès d'un démagogue doué à je ne sais quelle élection partielle. Georges avait l'air triomphant : la docilité des électeurs le comblait d'aise autant qu'elle m'attristait. Il enchaîna, sur un ton sentencieux, presque dur, qui tranchait sur sa familiarité de surface :

— *La carrière sociale et politique ne pose pas de problème majeur. D'abord un peu de chance, bien sûr, au moins pour ne pas inquiéter par trop d'habileté. Et puis aussi quelques scrupules, n'est-ce pas, qu'on affiche bien haut, et dont on doit savoir se délester pour grimper. Enfin, l'art de parler, de créer, de trahir ou*

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

d'éluder les réalités par des mots : voilà comment on arrive, mon cher, à atteindre les sommets !

— *Tu crois ?*

— *Regarde-moi, François.*

Jouant de la face, il se composa un visage de Grandeur.

— *Le général de Gaulle ! dis-je.*

— *C'est ça. Et maintenant ? demanda-t-il après une autre mutation faciale.*

— *Pompidou ?*

— *Exact. Et celui-ci ?*

— *Mitterrand. Mais, avec la lèvre inférieure, c'est facile.*

— *D'accord. Mais celui-là ?*

— *J'hésite entre Edgar Faure et Poniatoski.*

— *Tu vas les vexer ! Et que dis-tu de cette tête-là ?*

— *Je m'y attendais : c'est Giscard.*

— *Et maintenant ?*

— *Tu passes d'un extrême à l'autre : c'est Jobert.*

— *Celui-ci ?*

— *Marchais.*

— *Et pour finir ?*

— *Rocard ?*

— *Oui, Rocard. Et j'en ai d'autres, en réserve de la République.*

— *Ah ? !*

— *Celui-là, par exemple. Devine.*

— *Je donne ma langue au chat.*

— *C'est moi, imbécile !*

— *Avec tes dons d'imitateur, en travaillant un peu, tu pourrais réussir dans le monde du spectacle.*

— *Ah, non ! C'est le spectacle du monde, qui me plaît : le vedettariat politique, ou rien !*

— *Tu crois qu'on peut devenir président de la République comme cela ?*

— *Pourquoi pas ! Comment font-ils, eux ? On peut essayer : il suffit de suivre des exemples fameux. Ou de les précéder.*

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— Si tu veux accéder à la présidence, tu as intérêt à passer par l'ENA.

— C'est une mode passagère. J'ai horreur des diplômés. Il faut innover. Sinon, gare à la réaction populaire.

— Pourtant, dans le monde actuel, si l'on n'a pas une vision macroéconomique de la société moderne...

— Qu'est-ce que tu me chantes ? Si je commence quelque part, moi, ce sera dans les affaires...

— Très bien. Mais, entre nous, avec le monde de l'argent derrière toi, tu te donnes des facilités.

— Qu'est-ce que tu imagines ? Je commencerai en bas ! Comme employé, par exemple.

— Vraiment ?

— Combien tu paries ?

— Chiche ! Je serais curieux de savoir comment tu comptes t'y prendre.

— Un instant. Attends-moi.

Georges s'absenta et revint bientôt, d'un pas assuré, rapportant deux Gini. Avant de se rasseoir, il se regarda quelques secondes dans la glace avec une expression de défi ; ses yeux se durcirent, ses mâchoires aussi ; les parois du café, tapissées de miroirs, multiplièrent son personnage à l'infini, sous tous les angles ; et c'était comme autant de facettes que Georges se créait pour occuper le champ social...

Il s'assit, s'installa, parut prendre en lui-même un grand souffle intérieur.

— Je t'écoute, dis-je, lui abandonnant la parole.

— C'est bien simple, dit Georges, c'est très simple. Donc, je commencerai dans les affaires...

PREMIERE PARTIE

I

Je commencerai dans les affaires, et je débiterai en bas, à un médiocre échelon : justement, il est populaire d'être parti de peu. Le col bleu pâle, le teint de plâtre, j'aurai tout l'air de l'employé modeste et mal payé, qui navigue, incertain, entre les ateliers et les bureaux. Mais cela n'aura qu'un temps, le temps de repérer les lieux où porter mon combat : très vite, j'attaquerai ! Pas d'ensevelissement petit-bourgeois ou grand-ouvrier : il faut faire de l'opposition. Je me lance dans le syndicalisme, j'ai bientôt ma carte : passons sur les détails. Je milite, je me fais des camarades ; je deviens responsable, je me fais des ennemis. Ma méthode ? Je demande à chacun s'il est heureux, je lui montre que non : je « comprends », j'accroche. Je développe le mécontentement que je fais naître. J'use aussi de flatterie, c'est commode et sûr. La main dans le dos, la tape sur le ventre : je colle au prolétariat. On me donne un surnom, Jojo Mapom ; je l'accepte. Un peu de franc-parler, quelques tournures argotiques donnent à mon langage sa couleur peuple. Au café du coin, qui réunit les ouvriers locaux, je joue de l'accordéon : je suis des leurs. On trinque, je recrute. On chante, je bois, ça fume. Les soirées sont chaleureuses, surtout les jours de paye. J'y vais de mon tiercé dominical, comme les copains. Avec cela, je ronéote beaucoup : en chemise et en sueur, je travaille la conscience du travailleur. Mon activité syndicale consiste en affiches, en pétitions, en tracts : des mots. On me craint ; je vaudrais déjà le prix auquel on achètera mon silence.

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Un jour éclate la grève espérée : j'ai ameuté mes troupes ; je les ai convaincues, en tentant d'y croire, que les patrons reculeraient devant notre combativité. Nous tenons une semaine, deux semaines, trois ; chaque matin, je harangue les camarades, comblant de mes discours la frustration qu'ils éprouvent de leur manque à gagner ; je les nourris de paroles : c'est une chose qui apaise un moment. Entre-temps, la direction s'inquiète, la direction a peur. La direction croit en l'Homme, Messieurs, mais elle ne croit pas en l'ouvrier : tout est, d'après elle, causé par des meneurs. Elle décide « le dialogue ». On nous convoque, on nous prêche, on nous menace : nous jouons à fond la grève pure et dure. On nous allèche : nous protestons très fort, mais demandons à réfléchir. Je sens venir le moment où il faut troquer la contestation contre un maximum d'avantages personnels. « Réfléchir dans l'intérêt de nos camarades », dis-je gravement, à la table de négociations. Et nous proclamons notre devoir de consulter la base, c'est-à-dire de la persuader.

Aux travailleurs, nous parlons concrètement, mais chaudement : il s'agit de faire accepter le compromis élaboré en triomphalisant. Je souligne d'abord le recul du patronat devant la détermination de notre mouvement : c'est une victoire, qui s'inscrit dans la tradition des grandes conquêtes du prolétariat ; « mais nous devons être réalistes »... Réalistes ! Le mot résonne dans la cour de l'usine, intimidant tout le monde. Pour contrer mes gauchistes, car j'en ai, je place à ce moment l'annonce de l'augmentation qui nous est proposée, et qui respecte la grille des salaires, ce qui est très humain. Je rappelle que l'entreprise n'est pas un organisme éternel :

— Et si nous coulons avec elle, hein ?

On ne peut s'offrir trop longtemps le seul luxe du travailleur : la grève. J'insiste, en invoquant le grand Thorez :

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

— Camarades, il faut savoir terminer une grève : la caisse de solidarité est vide.

Gravité soudaine des travailleurs. Aussitôt, je salue l'admirable solidarité dont nous avons tous fait preuve au cours de ces difficiles et longues luttes, et dessine à grands traits les nouvelles étapes qu'il nous faut franchir afin d'amener un jour, mais plus tard, l'avènement de la révolution. Nous terminons en chantant *l'Internationale*, dont les accents décroissent au sortir de l'usine. Chacun rentre alors chez soi, soulagé, exprimé, augmenté, pour annoncer la nouvelle à sa famille qui, depuis un moment, se serrait la ceinture.

Peu après je suis reçu par le président-directeur général.

— Bonjour, cher ami...

Ton amical, moquette vert sombre, ambiance feutrée. J'oublie le pavé sonore de la cour de l'usine, je m'imagine déjà occupant ce bureau : voilà des conditions de travail où l'on ne risque pas d'enfreindre les consignes de sécurité !

— Asseyez-vous, je vous en prie.

De mon fauteuil, j'aperçois un vaste graphique, quelques tableaux modernes, et la photo du P.-D.G. en short et en famille, dans une résidence estivale. Il vient à moi :

— Cigare ?

Là, je refuse net : ma dignité de travailleur !

— Cher Monsieur, dit-il, en posant son briquet.

Son calme présidentiel m'aide à dompter un reste d'émotion. Il me parle des contraintes qui pèsent sur sa société, me félicite amèrement de la dure grève que j'ai menée.

— Mais vous comprenez que ce petit jeu ne saurait recommencer souvent.

Il fait quelques pas.

— Pensez, nos ouvriers ont presque obtenu grâce à elle ce qu'on leur avait tant de fois promis !

MÉMOIRES D'UN FUTUR PRÉSIDENT

Nos ouvriers, j'apprécie.

— Enfin, dit-il, vous êtes à l'heure du choix : ou bien la grande carrière syndicale, mais vous la ferez ailleurs : il y a des institutions pour ça. Ou bien...

Sa voix se fait pressante : ou bien, je choisis la voie express : la Nationale de l'ordre établi, qu'on appelle aussi droit chemin, lequel est courbe... J'hésite. Je refuse le professionnalisme syndical, préférant le mouvement dans la stabilité à la stabilité dans le mouvement. Mais ne peut-il m'accorder un délai de réflexion ? Je ne veux pas, en effet, à ses yeux comme aux miens, abandonner soudain des camarades et un idéal qui m'ont été chers.

— Soit, fait-il.

Quelques jours après, il me rappelle : il m'a trouvé une troisième voie.

— Vous allez fonder un nouveau syndicat.

Un syndicat maison et modéré, pour lequel, naturellement, je bénéficierai d'un supplément de traitement. Cette solution concilie les deux premières : j'accepte.

Je ressors transformé de cet entretien décisif. Certains me regardent en pensant : « Il a tourné sa veste. » J'explique qu'il n'en est rien : ma fonction a changé mais je suis le même homme. J'ai seulement poursuivi une évolution personnelle qui m'a amené à réfléchir, à prendre conscience des réalités qui ne sont jamais simples. N'étais-je pas parfois irréaliste, et même stérile, dans mes actions d'opposition, lesquelles témoignaient néanmoins de la sincérité de mon engagement ?

— Si j'ai évolué, eh bien, parlons de conversion, dis-je à un jeune syndicaliste chrétien : oui, une conversion profonde, sincère, inéluctable. Celle d'un adulte responsable confronté à un monde difficile. Plus tard, vous comprendrez.

Concrètement, je suis devenu chef du personnel.

(à suivre...)